

tebsk, le commissaire Mironof, pour donner le fouet aux prisonniers, les forçait à revêtir des linceuls. A Koursk la distraction habituelle consistait à improviser des exécutions capitales après dîner. A Odessa, des matelots, gavés de narcotiques, entassaient les condamnés à mort tout nus dans une cave complètement sombre et, postés à la porte, canardaient les ténèbres au hasard. Les victimes se jetaient contre les murs, chaviraient les unes contre les autres et leur horrible agonie finissait par exaspérer les bourreaux qui se ruaient sur toute cette chair pantelante, remuaient des cervelles du bout des baïonnettes, enfouaient leurs doigts dans les orbites. Aux détenus qui attendaient leur tour, il était loisible de suivre le développement de ce sabbat. Souvent même, sous prétexte de l'heure tardive ou de la fatigue, parfois, le lendemain, des malheureux déjà atteints de folie ou plongés dans l'inconscience étaient achevés. A Odessa encore, la "Tchéka" était pourvue d'une véritable salle de spectacle où des privilégiés, attablés devant des consommations, pouvaient assister aux exécutions comme dans un music-hall bourgeois.

Pendant des pages entières, il serait possible de poursuivre l'énumération de ces messes noires du bolchevisme. Mais qu'il suffise de citer ce témoignage vécu d'un écrivain russe, I. Sourgoutchef, qui eut le rare bonheur d'échapper, après l'avoir observée, à l'épouvante du régime soviétiste à Stavropol. Des prisonniers, raconte Sourgoutchef, étaient amenés dans un jardin dénommé par les soldats rouges eux-mêmes le "Salon de coiffure chinois". Lentement, d'un oeil de connaisseur, Achikhine, le président de la

Commission terroriste locale, étudiait les prisonniers, choisissait un sabre, le soupesait, en caressait la lame, puis, d'un coup brusque, amputait une oreille, ensuite un bras, ensuite une autre oreille. Les gémissements, le sang, les malédictions, l'angoissante supplication d'être tué plus vite, rien n'avait prise sur Achikhine. Sans hâte, il roulait une cigarette, l'allumait au moyen d'une loupe au soleil, la savourait avec volupté, se levait enfin, comme à regret, tranchait le second bras. Alors, régulièrement, commençait une scène d'indescriptible horreur. Achikhine monologuait, offrait du tabac à sa victime, la cajolait, pleurait sur les bras absents, les moignons sanglants, se mettait à genoux, soulevait soudainement les paupières du moribond et, en guise de cendrier, éteignait le bout de sa cigarette brûlante contre les prunelles humaines.

C'est au cabanon et au bagné que la révolution russe a recruté ses Nérons et ses Caligulas.

Il émane de toutes ces évocations une âpre atmosphère de satanisme, d'envoûtement, de folie moyen-âgeuse, où les romanciers de l'avenir puiseront du pittoresque à pleines mains pour assaisonner la terreur russe. Mais il n'y a là, la vérité exige de le dire, qu'une sorte de romantisme parasite surajouté par le déchaînement d'une démence sanguinaire aux réalités prescrites et voulues par Lénine. La terreur bolchevique, dans ses traditions les plus pures, manquera essentiellement de romantisme. La "Véshé-ka" redoute les charrettes, les échafauds, la pompe extérieure des peines capitales. Elle tend de plus en plus à s'adapter au terre à terre, à la vulgarité réaliste, à la simplicité presqu'épigrammatique des conceptions de